

couverte de bois d'une grande valeur et admirablement adoptée à la culture du grain et au pâturage. Ayant à Halifax son port de mer sur l'Atlantique, et à Vancouver son dépôt sur le Pacifique, il y attirerait inévitablement le commerce de l'Europe, de l'Asie et des États-Unis. Par ce moyen l'Amérique Britannique, de simple dépendance coloniale qu'elle est aujourd'hui, deviendrait une des premières puissances du monde. D'autres nations deviendraient ses tributaires; et c'est en vain que les États-Unis chercheraient à rivaliser avec elle, car nous ne pourrions jamais lutter avec elle pour la possession du commerce asiatique ou le pouvoir que confèrera ce commerce."

On voit, M. l'ORATEUR, que ce n'est pas là le langage d'un enthousiaste ni d'un visionnaire, mais l'opinion d'un homme possédant bien son sujet et éminemment capable de le discuter; d'un homme dont le jugement n'était certainement pas exalté par le préjugé national. Et plus loin, M. l'ORATEUR, nous voyons reproduite l'opinion du premier ministre des États-Unis (M. SEWARD) à l'égard du Canada. Voici ce qu'il en pense :—

"Ainsi que la plupart de nos compatriotes, je n'avais jusqu'ici considéré le Canada, ou, pour parler plus exactement, l'Amérique Anglaise, que comme une simple lisière de pays située au nord des États-Unis, facile à détacher de l'empire, mais incapable de se gouverner et qui, par conséquent, devait tôt ou tard faire partie de l'union fédérale, sans changer ou modifier sa condition ou son développement; mais j'ai renoncé à cette opinion qui me paraissait entachée du préjugé national. Je vois aujourd'hui dans l'Amérique Britannique du Nord,—laquelle traverse le continent depuis les rives du Labrador et de Terre-neuve jusqu'au Pacifique, occupe une étendue considérable de la zone tempérée, et est traversée comme les États-Unis par des lacs, et de plus par le majestueux St. Laurent,—une région assez vaste pour le siège d'un grand empire."

L'important pour moi, M. l'ORATEUR, est de savoir comment nous parviendrons le mieux à conserver pour nous et pour nos enfants l'essence des institutions anglaises; par quels moyens nous réussirons à conserver le plus longtemps possible, avec des avantages mutuels et une égale satisfaction pour les deux partis, cette heureuse alliance qui existe entre l'Angleterre et nous, et comment nous serons préparés, lorsque l'époque inévitable arrivera, à prendre la responsabilité d'une nationalité indépendante. En unissant sous un seul gouvernement, M. l'ORATEUR, les provinces anglaises actuellement isolées, nous réussirons d'abord à fortifier le sentiment et l'influence britanniques sur ce continent. Par l'adoption d'une politique sage et progressive, l'Amérique

Anglaise finira par acquérir assez d'importance pour compter au rang des nations, avantage qui nous fera honneur et profitera à la vaste contrée qui aura grandi en population et en richesse sous la protection de l'Angleterre, par l'émulation créée chez nous par son exemple; et arrivés à cette période de progrès, il sera temps pour nous de songer à commencer notre carrière nationale sous un monarque constitutionnel descendant de l'illustre souveraine qui occupe aujourd'hui, et avec tant de dignité, le trône de la Grande-Bretagne. Mais, M. l'ORATEUR, quelques hon. membres s'opposent à cette union par la crainte qu'elle va nous jeter dans de sérieux embarras financiers. Si cette union ne devait avoir pour résultat que d'agrandir notre territoire et d'augmenter notre population par l'adjonction de celles des autres provinces, je serais porté à reconnaître leur crainte fondée, mais personne, sûrement, ne supposera que le parlement fédéral se composera d'hommes incapables d'apprécier leur responsabilité ou de faire valoir les intérêts importants commis à leur charge. Rien, M. l'ORATEUR, n'a autant contribué à attirer l'émigration aux États-Unis que les grands travaux publics qui s'y sont constamment poursuivis depuis vingt-cinq ans. Nous entendons beaucoup parler de la supériorité de leur climat et des autres avantages que soit disant ils ont de plus que nous; mais je puis assurer la chambre que ces avantages sont grandement exagérés et qu'ils ont eu peu de poids auprès des émigrants comparés avec la connaissance du fait plus plausible que dans ce pays la demande de main-d'œuvre est toujours trop grande pour y suffire, et que l'émigrant qui arrive là sans le sou n'a pas lieu de craindre de manquer au soutien de sa famille, sachant qu'il trouvera de l'emploi suffisamment rémunéré pour que, dans le cours de quelques années, il puisse non seulement se faire un établissement, mais encore s'entourer d'un confort auquel il ne pourrait songer dans son pays. La construction de chemin de fer intercolonial, M. l'ORATEUR, donnera du travail à des milliers de bras; elle ouvrira de vastes étendues à la colonisation, et donnera accès à une région où abondent les richesses minérales et autres ressources naturelles d'une valeur incalculable. Les grands travaux publics, M. l'ORATEUR, qui devraient ensuite être entrepris, seraient l'amélioration de la navigation de l'Ontario, afin de faire de cette superbe rivière le débouché le plus